

ces années de disette qui ont précédé et longuement suivi le grand phénomène de Stettin."

Ces extraits reflètent assez bien la physiologie de la plupart des lettres de Grimm. La note grave est scrupuleusement bannie; les questions politiques, les événements de haute portée sont traités superficiellement; Grimm ne s'attarde jamais dans leur analyse, il les effleure de sa plume alerte. Les aperçus spirituels, les détails piquants, les réflexions humoristiques remplissent des pages entières. La question orientale, les rapports de l'impératrice de Russie avec la Suède, l'Autriche, la Prusse et l'Angleterre sont commentés surtout au point de vue anecdotique. La gazette satirique n'existait pas encore, tel que nous la connaissons de nos jours; Voltaire et Grimm ont présumé dans leur Correspondance littéraire. Au bout de leur plume finement aiguisée une phrase résumait une situation, et la portée d'un mot était grande.

Il est peu question de Joseph II dans la correspondance. L'entrevue mémorable de 1780 n'est pas longuement commentée; cependant, l'importance de ce rapprochement entre le cabinet de Vienne et celui de St-Petersbourg ne pouvait pas échapper à un esprit aussi perspicace. La sympathie de l'empereur des Romains pour l'impératrice des Grecs comble Grimm de joie, si bien que les grandes questions politiques sont reléguées au second plan. Il ne nous a pas laissés de porter "de l'homme aux deux visages." Lorsque Marie-Thérèse n'est plus, il écrit ceci: "J'ai vu une lettre de Vienne, qui dit qu'un règne de quarante ans est si parfaitement oublié qu'on croirait qu'il y a quatre cents ans que Marie-Thérèse a régné."

Le roi de Suède, Gustave III, auquel Grimm avait été présenté en 1777 à St-Petersbourg, est souvent mentionné dans les lettres adressées par Grimm à Catherine. Gustave III s'intéressait beaucoup à la correspondance littéraire, protégeait même Grimm, qui lui fut dévoué jusqu'à la rupture survenue entre la Russie et la Suède. Dès lors, l'encyclopédiste se range du côté de Catherine, et marque de la façon la plus acerbe son dépit des succès remportés par le roi dans la guerre de 1788: "Pour comble de malheur, au milieu des transports de joie au-dessus de mes forces, le prince de Nassau vient de me donner un coup d'assommoir, dont je ne sais pas si je pourrai me relever. Je ne suis pas encore bien instruit de ce qui s'est passé entre lui et celui dont le nom ne se trouvera plus jamais sur mes lèvres, mais le moindre succès de celui-ci est pour mon cœur un mortel poison, et la profanation du jour anniversaire du glorieux avènement aggrave encore mon mal. Ce succès me paraissait d'ailleurs impossible après tout ce qui s'était passé cinq ou six jours auparavant. Je ne crois pas qu'il influe sur le cours glorieux de la

campagne, mais en attendant il m'a porté un coup d'autant plus affreux qu'il était inattendu. Enfin, madame, jamais on n'a éprouvé dans un si court espace tant de bien et tant de mal à la fois." La paix de Véréla remet le moral du philosophe et lui rend sa belle humeur.

Nous supposons que le volume complémentaire, dont la publication prochaine est annoncée, renferme de nombreuses pages sur Frédéric le Grand. Il est inadmissible que Grimm n'ait pas entretenu à plusieurs reprises son auguste correspondante du roi de Prusse qui admirait le génie de Catherine.

"On m'apporte une lettre du haut allié de Votre Majesté, qui me dit: le code maritime dont vous me parlez est le chef-d'œuvre du génie et de la politique, et tel qu'on devait l'attendre de votre grande impératrice qui met à tout ce qu'elle fait le sceau de l'immortalité."

A tout prendre, Grimm semble ne s'intéresser que médiocrement à l'état politique et à l'équilibre européen; il attachait trop de valeur aux choses de l'esprit pour pérorer longuement sur les tournants diplomatiques. Ce n'est que lorsqu'il entrevoit les lueurs de la révolution française qu'il se trouble, se renferme en lui-même, et mesure toute l'étendue de l'événement qui va bouleverser le monde. L'un des hommes les plus éclairés du siècle a prononcé les plus grandes malédictions contre l'œuvre, qu'il avait préparée inconsciemment peut-être. Grimm devient un partisan de la royauté qu'il accuse de faiblesse et un ennemi déclaré de la révolution, dans laquelle il ne voit qu'un drame sanglant. Le spectateur impartial fait place à l'homme de parti surexcité: l'homme de salon s'efface pour devenir un polémiste acerbe et violent. Grimm a contribué à exaspérer Catherine contre le nouvel état des choses. Nous ne saurions reprocher à l'encyclopédiste cette attitude hostile; il ne croyait pas à la sincérité de ceux qui voulaient régénérer la France et l'humanité, il n'a pas deviné les conceptions grandioses d'un homme tel que Mirabeau. Et lorsque le comité révolutionnaire fait de lui une victime, Grimm devient un ennemi dangereux et implacable. Mais que de sages conseils il a donnés aux hommes de l'ancien régime; quel noble et fier langage pour arrêter sur la pente de l'abîme les conseillers de Louis XVI! Il a compris que les hommes d'Etat français ont fait fausse route en jouant un rôle effacé dans le conflit anglo-américain. "C'est que Votre Majesté ne peut pas avoir une idée nette de ce que c'est qu'un gouvernement endetté, et, par conséquent, toujours gueux et toujours aux expédients pour trouver de l'argent. Quand avec cela, ayant une grande supériorité de moyens, on ne sait pas pousser la guerre avec plus de nerf et de vigueur, on réduit le ministre qui doit fournir les fonds à la nécessité